

Balsamo ventriloque

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 48

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183934>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

mandes, attirèrent de nouveau l'attention sur le compositeur thuringien. Le 28 août 1870 une brillante illumination et l'offre d'une bourgeoisie d'honneur montrèrent au musicien de Smalkalden que son nom n'était pas oublié. En outre, une souscription nationale lui permit de jouir durant les dernières années de sa vie du repos dont il sentait depuis longtemps le besoin. Rappelons enfin qu'immédiatement après les premières victoires remportées par la Prusse, la reine (aujourd'hui impératrice) Augusta adressa à l'auteur de la *Wacht am Rhein* une médaille d'or sur laquelle était gravé le buste du roi Guillaume; au revers se lisait le chiffre 1870 entouré d'une couronne de lauriers.

La veuve de Max Schneckenburger fut l'objet d'une distinction analogue; quant au directeur de la fonderie de fer de Berthoud, il est mort en 1851 avant d'avoir atteint sa quarantième année; il n'a pas laissé d'autre poésie que la *Wacht am Rhein*; comme Rouget de l'Isle, Schneckenburger n'était point poète de métier; un jour, la flamme d'un ardent patriotisme, brûlant dans son cœur, le fit poète.

Charles Wilhelm a terminé sa carrière le 26 août 1873, à Smalkalden, entouré du respect et de l'affection de ses compatriotes. E. R.

L'incourâ et l'inguenôt.

On païsan qu'allavé menâ cauquiès quartérons de granna ao martsî, trottâvê tot balamenet sur la route et rattrappâ on incurâ que caminâvê en sédient lo boo dâo tsemin po ne pas trâo brassâ la pussa.

— Volliâi-vo montâ, monsu, que fe lo païsan?

— Oh grand maci, cein ne sarâ pas de refus, kâ su destrâ mafi.

Et lo tserrotton arrêté sa cavala tandique l'incourâ s'aguelhiè su lo tsai, iô se chîtê su lo banc decoutê li.

Hiu! Bronna! fe lo païsan et la bête reinmodé.

Adon coumeinciron pè djâzâ de la pliodze et dâo bio temps, dâo prix dâi truffès et dâo lacé et dâi Turcs; après quiet quand l'uront prâo dévezâ dâi z'afférés de stu mondo, l'incourâ fe ao païsan:

— Parait que vo z'êtes bon catholiquo l'ami!

— Et porquîè?

— Pâceque vo m'ai fé montâ su voutron tsai, mè que su dans la religiion.

— Eh bin perdenâ-mè, monsu, ye su protestant.

— Ah! vo z'êtes on inguenôt!!!

Et l'incourâ se cougnâ contrè lo bet dâo ban ein faseint 'na grimace que cein lâi fasâi 'na drola de frimousse et guegnivê de coté lo païsan que lâi semblivê tot d'un coup que cheintâi mau, et sè peinsâ: « faut-te décheindrè ao que dâo tonaire faut-te féré? » et sè dese: « na! faut mî tâtsî dé lo converti et se lo pu accrotsî à Satan, cein me sarâ comptâ. » C'étâi on devezâ de bin brav'homme. Adon fe à l'autro: « Eh bin, accutâ m'n'ami vo mé semblâ on bouneinfant mâ l'est damâdzo que vo z'allâ tot drai contrè l'enfai, iô vo sédê qu'on n'est pas à noce. Mè

fâ maubin, et voudré tant poâi féré oquiè por vo, po vo gravâ d'allâ vo féré freccassî pè lo diablo.

— Et porquîè lâi âodré-yo?

— Eh! pourro misérâblio, pâce que vo z'êtes on inguenôt. Vâidè-vo, lâi a dou tsemins po allâ ao ciet, on bon et on crouïo. Lo bon, l'est po cliâo que vignon à la messa et que sè confesson, que cein vo fâ allâ tot drâi ein paradis, tandique lo crouïo l'est po lè z'inguenôts et po cliâo de pè Dzenèva, qu'on fâ tot cein bouli dein lè grantès tsaudâirès à Lucifai, que cein fâ veni ein tsai de dzenelhie rein què de lâi peinsâ, et voudré tant poâi vo sauvâ, que cein est portant rudo ési se vo volliâi.

— Et que foudràî te féré?

— Foudràî veni dein noutre n'Eglise et vo converti, sein quiet ia bin dâo mau por vo. Vo faut réfléchi.

— Eh! monsu l'incourâ: y'é tot réfléchi que vu réfléchi. Su trâo vilho po tzandzi et pi ne crayo pas que cein aulè tot à fé coumeint vo ditès. Compto que quand on va ao ciet, l'est tot coumeint quand on va ao martsî; kâ ia assebin dou tsemins po veni du tsi no: lo bon, que l'est la novalla route et, lo crouïo que l'est la vilhie qu'à dâi roussins d'n'a prévondiâo de la metsance, iô on passè tot parâi cauquiè iadzo et quand on arrevè dézo la grenetta, cliâo qu'atsiton ne demâdon pas pè quin tsemin on est venu; se la martchandi est bouna, la pâyon la méma tsouza et m'émagino qu'avoué lo bon Dieu, cein vâo étrè tot parâi; ne vâo pas vouâiti ao tsemin iô on a passâ; s'on est onna brâva dzein, l'est tot cein qu'ein faut. C.-C. D.

BALSAMO VENTRILOQUE

On sait quelle célébrité Joseph Basalmo avait acquise au XVIII^e siècle par ses guérisons surnaturelles et ses prétendus miracles. Bien que les épisodes les plus fameux de son existence aient été bien souvent racontés, on est loin d'avoir épuisé toute la mine. Il n'y avait pas d'imposture, pas de jonglerie qui ne fût familière à ce roi des aventuriers et des thaumaturges, et il savait les mettre en œuvre avec une audace, un art et un à-propos dont jamais n'approcha la tourbe de ses imitateurs.

On pourra en juger par l'anecdote suivante, peu connue, mais parfaitement authentique. Elle donne la mesure de l'homme.

A dix-sept ans, Basalmo jouissait déjà dans Palerme, sa ville natale, d'une assez jolie réputation de sorcier.

Le récit de ses hauts faits parvint bientôt aux oreilles d'un certain Murano ou Marano, vieil orfèvre d'une avarice sordide et même quelque peu usurier, au dire des mauvaises langues.

Bien qu'en sa double qualité d'avare et d'usurier, ce Murano dût être pourvu d'une dose respectable de méfiance, il s'était laissé duper comme un enfant par de prétendus chercheurs de la pierre philosophale. La cupidité, cette fois l'avait emporté sur la prudence.

L'idée lui vint de recourir à Basalmo pour réparer ses pertes.

C'était bien s'adresser.

Basalmo connaissait son homme; il l'accueillit à ravir et lui promit, non-seulement de le faire rentrer dans ses folles avances, mais de le rendre riche à jamais, s'il se soumettait avec une foi aveugle à toutes ses prescriptions.

Murano, enchanté, protesta de sa confiance et rendez-vous fut pris pour le lendemain.

Le thaumaturge avait, en quelques secondes, arrangé son plan.

Il conduisit sa dupe devant une grotte, au milieu d'un champ désert, et lorsqu'ils y furent arrivés :

— Là, dit-il, se trouve un trésor d'une valeur incalculable. Il est sous la garde des esprits infernaux, et je ne pourrais me l'approprier ni même y porter la main sans perdre aussitôt toute ma puissance, parce que leur souffle l'a souillé et que rien d'impur ne doit entrer en contact avec la personne des élus. Mais je puis demander aux anges de qui je tiens mon pouvoir qu'ils enchaînent un instant les esprits malfaisants, gardiens de ce trésor, et ils exauceront ma prière, si, de votre côté, vous vous conformez scrupuleusement à leurs ordres.

— Et que faut-il faire ? demanda Murano dont l'œil étincelait de joie et de cupidité.

— Ce n'est pas de la bouche d'un mortel que vous devez l'apprendre, répondit gravement Balsamo. Prosternons-nous et prions.

Le juif se jeta la face contre terre, Balsamo l'imita, et quelques minutes après, une voix douce et harmonieuse comme celle des anges, et qui semblait descendre du ciel, rompit tout-à-coup le silence :

— Soixante onces de perles, disait-elle, soixante onces de rubis et soixante onces de diamants enfermés dans une boîte d'or du prix de cent vingt onces, seront livrées au mortel protégé par notre Elu, s'il a été baptisé, s'il a cinquante ans...

Et plusieurs autres conditions furent encore énumérées. Murano écoutait avec une émotion avide cette voix qui semblait à son oreille charmée plus suave que toutes les harmonies des chœurs célestes, car ces conditions, il les remplissait toutes.

Cependant il ne put se défendre d'une légère grimace lorsque la voix ajouta en terminant son énumération :

— Et s'il dépose sur le seuil de la grotte, en y pénétrant, soixante onces d'or destinés à dédommager les gardiens du trésor.

— Vous avez entendu ! dit Balsamo en reprenant d'un air indifférent le chemin de la ville.

Le juif ne répondit pas. Il semblait pensif et préoccupé.

— Soixante onces d'or ? dit-il enfin avec un soupir.

Et cédant sans doute à une habitude invétérée, il ajouta machinalement :

— Est-ce vraiment le dernier mot ?

Mais le visage de Balsamo prit un tel air de sévérité, il exprima une indignation si profonde que Murano s'écria, tout tremblant :

— Ne vous fâchez pas, signor ! Je les apporterai... Quand faudra-t-il revenir ?

— Demain matin, à six heures. Je vous accompagnerai, et pendant que vous pénétrerez dans la grotte, j'invoquerai les anges afin de vous les rendre propices.

Le lendemain, à l'heure dite, ils arrivèrent en effet tous les deux. Les anges furent invoqués de nouveau. Ils promirent formellement leur assistance, et Murano, à la fois ravi et désespéré, déposa d'un air piteux les soixante onces d'or sur le seuil. Puis, ce sacrifice héroïque accompli, il entra résolument dans la grotte.

Mais à peine y eût-il pénétré que six grands diables, tout de noir habillés, se précipitèrent sur lui, l'entraînèrent dans les ténèbres du fond de la grotte, et là, se mirent à le houspiller de la façon la plus infernale. Après l'avoir bien étourdi, en jouant avec sa personne, et en se la revoyant de l'un à l'autre, comme une balle, ils s'armèrent de bâtons et lui administrèrent la plus belle volée de bois vert dont échine de battu ait gardé le souvenir. Murano criait et suppliait, tantôt demandant grâce aux diables, tantôt appelant les anges et Balsamo à son secours. Rien n'y fit, et les diables ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils l'eurent étendu sur le sol et qu'ils l'y virent sans mouvement et presque sans connaissance.

Alors une voix terrible, sortant du fond de la grotte, lui

ordonna, s'il ne voulait perdre le peu de vie qui lui restait, de demeurer silencieux dans cette posture jusqu'à ce que la permission de sortir lui fût accordée.

Trop heureux d'en être quitte à ce prix, Murano obéit, et lorsqu'après un temps assez long, le silence qui régnait dans la grotte lui eut rendu le courage de se lever, n'apercevant plus personne, son premier soin fut de courir à ses soixante onces d'or.

Hélas ! de son or, non plus que des diables et de Balsamo, il ne découvrit la moindre trace. La police, qu'il mit en mouvement, à son retour à Palerme, ne fut pas plus heureuse. Balsamo avait déjà disparu, et d'une façon si subtile, qu'on eût pu croire qu'il s'était évanoui dans les airs avec ses prétendus diables. (A suivre.)



Tout le village de C*** était en liesse. C'était le jour de l'Abbaye militaire, la seule fête de l'endroit. Il y avait tir au fusil, bal champêtre, goûters copieux et invitations dans chaque maison. A 1 heure de l'après-midi, distribution des prix et banquet sous les grands noyers de la place.

Depuis plusieurs mois, le commis-d'exercice, jeune homme qui avait en perspective une fort jolie fortune et qui prétendait avoir le choix parmi les filles les plus belles et les mieux dotées de son village, mûrissait un discours pour cette fête. Le succès qu'il en attendait devait encore ajouter au prestige de ses épaulettes blanches et le poser en petit seigneur au milieu de ses combourgeois.

Tout à coup, le syndic, nommé major de table, lui donne la parole, et, par ce fait, provoque un religieux silence : *Chut ! chut !* disait-on, *lo comis vao no derè oquié.*

Enfin, le regard fixe, le corps droit, la main sur la poignée de son sabre, l'orateur monte rapidement les degrés de la tribune, entourée de verdure et ornée de la coupe traditionnelle. Il prend celle-ci, boit deux gorgées pour se donner de l'assurance et s'écrie d'une voix qui paraissait ferme :

« Chers concitoyens ! je..... chers concitoyens..... je..... »

Impossible d'articuler un mot de plus ; il se gratte l'oreille, se frappe le front, tout est inutile.

On continue cependant à faire silence, espérant que le commis finira par trouver ses phrases, c'est en vain ; il redescend bientôt au milieu des quolibets et des rires mal dissimulés de l'assistance.

Le père de l'orateur, humilié, pour son fils, d'un pareil affront, se tourne vers son voisin et lui dit : « Ils ont beau rire par-là ; j'en connais qui n'en pourraient pas faire autant. »

L. MONNET.

Théâtre de Lausanne.

Dimanche 26 novembre 1876.

TRENTE ANS ou la vie D'UN JOUEUR

Grand drame en 6 actes.

EN PENSION CHEZ SON GROOM

Vaudeville en 1 acte.

Les bureaux s'ouvriront à 6 $\frac{1}{2}$ heures. — On commencera à 7 heures.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY